

<b>Zeitschrift:</b>	Revue Militaire Suisse
<b>Herausgeber:</b>	Association de la Revue Militaire Suisse
<b>Band:</b>	66 (1921)
<b>Heft:</b>	12
<b>Artikel:</b>	Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre [suite]
<b>Autor:</b>	Fleurier, Jean
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-340454">https://doi.org/10.5169/seals-340454</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les attaques en vitesse pendant la grande guerre et l'après-guerre

---

### DEUXIÈME PARTIE

Nous nous sommes peut-être étendus bien longtemps sur des considérations rétrospectives. Espérons avoir prouvé que, dans la grande guerre, si la vitesse seule n'a pas suffi à assurer la victoire, elle en fut toujours la condition essentielle. On a dit que si la guerre a gardé pendant plus de trois ans la forme stagnante que l'on sait, c'est par suite de l'égalité des forces des deux adversaires sur le front occidental, pareils à deux lutteurs équivalents, qui se secouent mutuellement aux épaules, sans réussir à s'arracher du sol où leurs talons sont enfoncés. Si la difficulté et la complication des attaques exigeaient une préparation minutieuse, donc longue, l'attaque elle-même devait être brève, et là où elle a réussi, c'est parce qu'elle était brève, extrêmement brève, d'une brièveté qui fut même parfois une surprise pour les états-majors qui l'avaient ordonnée. Longueur nécessaire de la préparation, longue incrédulité au sujet de la puissance de la vitesse sont pour beaucoup dans la longueur de la guerre et la longueur des batailles. Dès que la doctrine de la vitesse, servie par des moyens suffisants, a triomphé, la durée des batailles a fortement diminué, pour ne plus guère dépasser, à la fin, celle des batailles de la Sécession ou de la deuxième partie de la guerre de 1870-1871. L'attaque de Champagne, que nous avons choisie comme exemple, a amené la rupture de la partie la plus formidable et la plus profonde du front allemand en quatre jours — du 26 au 29 septembre 1918.

Cette leçon de la vitesse reste-t-elle valable ?

Depuis l'armistice, le temple de Janus n'a point refermé ses portes et l'on ne peut entrevoir le jour où il les refermera définitivement. On se bat, sinon partout, du moins sur bien

des points. Russie, Pologne, Maroc, Asie Mineure, Syrie, Cilicie sont autant de théâtres qui méritent l'attention du spectateur. La grande guerre continue en effet sur un échiquier plus vaste. Les répercussions des parties qui s'y jouent se font sentir en Occident, et les procédés des joueurs, pour différents qu'ils soient de ceux que nous vîmes entre Nieuport et la frontière suisse, devront peut-être inspirer dans une large mesure les armées occidentales, si elles ne veulent pas se trouver en retard sur les champs de bataille de l'avenir. Rien n'est plus dangereux que de se figer dans l'étude et l'admiration des méthodes du passé, d'un passé même récent, sans une mise au point continue. Essayons, modestement, d'y travailler.

La grande guerre présenta pendant quatre ans les caractères d'une guerre de siège, précédée et suivie d'un mois de guerre de campagne.

On a pu croire que la puissance des armes, l'« usinage » de la guerre, suivant le patois à la mode, ramènerait toujours les opérations à cette forme lente, à cette guerre d'usure que nous voyons aujourd'hui, par ses conséquences lointaines, être aussi ruineuse pour le vainqueur que pour le vaincu.

On oublie trop, lorsqu'on raisonne ainsi par analogie, que la stagnation fut due, en Occident, à des causes qui ne se sont pas reproduites depuis 1918 et qui peut-être ne se reproduiront pas. Ces causes furent :

D'abord, et encore une fois, après la désillusion du début, provenant d'un abus de la doctrine de la vitesse, l'oubli prolongé de cette doctrine, oubli que le scepticisme prolongea ; l'égalité des forces opposées, qui sur un front relativement restreint, occupé de part et d'autre par des effectifs énormes, amena la continuité du front, qui jamais encore n'avait été réalisée dans l'histoire.

Puis, la mise en œuvre presque totale de l'industrie du monde entier, tant pour l'un que pour l'autre des belligérants ; la proximité d'usines de fabrication et de réparation, qui permirent l'usage de moyens de destruction et de conservation pendant longtemps équivalents.

Enfin la valeur du terrain. Ceci mérite qu'on s'y arrête : L'emploi de la fortification, emploi continu, emploi de

plus en plus efficace<sup>1</sup>, permit de tenir sur des terrains presque entourés, ou dominés de prés, ou marécageux, qui auraient été naguère évacués « par persuasion ». Il était d'autre part nécessaire de tenir au terrain. Un recul de quelque importance était acceptable dans les batailles de jadis. On pouvait espérer reprendre le lendemain ou le mois suivant le terrain perdu, que l'ennemi négligeait d'organiser ou n'avait pas les moyens d'organiser. On pouvait espérer le reprendre par les ressources de la manœuvre (enveloppement, débordement, etc.). Or, dans la guerre de tranchées, pas de manœuvre offensive autre que l'attaque de front, l'assaut perpendiculaire<sup>2</sup>. La contre-attaque sur les flancs de l'assaillant est fort difficile aussi. En outre, et surtout, sur ce front restreint en largeur et restreint en profondeur qu'est le front d'Occident, un recul aurait eu des conséquences stratégiques et politiques capitales. En maintenant ce front, les Allemands ont voulu avant tout préserver de l'invasion et de la dévastation la plus petite parcelle du sol natal. Les Alliés ont voulu, d'une part, empêcher l'envahisseur d'atteindre la mer et, d'autre part, d'atteindre Paris. Maintenir le front à tout prix, était donc une question de vie ou de mort pour les Alliés, une question essentielle de prestige pour les Allemands. Nul sacrifice en personnel ou en matériel n'était trop grand pour le maintenir.

Quelle différence avec les campagnes qui se déroulent ou se sont déroulées depuis l'armistice ! Les revirements extraordinaires qui en marquent les étapes nous prouvent à quel point nous sommes rentrés dans la guerre de mouvement.

1<sup>o</sup> Tout d'abord les forces belligérantes comprennent, au moins dans un des partis, souvent dans les deux, des contin-

<sup>1</sup> Les positions rapidement traversées par les Alliés au cours de leur victorieuse offensive finale (sept.-oct. 1918) étaient infiniment moins pilonnées et détruites que les positions si dures à enlever de la Somme. Les « bétons », les « pill-boxes » notamment, avaient extraordinairement bien résisté. Mais l'attaque, passant en vitesse, les avait négligés, les laissant aux nettoyeurs, après les avoir aveuglés d'obus fumigènes. Quant aux tranchées, plus n'est besoin de les détruire lorsqu'on emploie en grand le char d'assaut, qui lui réellement et sûrement « boit l'obstacle ».

<sup>2</sup> Les actions d'enfilade, les attaques latérales, formant « champignon » ont été fort rares pendant la guerre d'Occident. Nous nous écartions de notre sujet en étudiant ici ce point fort intéressant.

gents irréguliers, médiocrement instruits, mais à peu près insaisissables, caractère tout nouveau donné à la lutte.

2<sup>o</sup> Puis, si la liquidation de certaines armées d'Occident et de leurs stocks a largement pourvu les adversaires d'armes automatiques, de fusils et de munitions d'infanterie, leurs ressources financières ou industrielles, ou l'éloignement, la distance, la difficulté des communications, diminuent énormément l'emploi des autres moyens, artillerie, aviation, etc.

3<sup>o</sup> Enfin, le terrain joue un rôle bien différent de son rôle sur le front occidental ; on comprend, à l'étudier bien, des particularités des campagnes de 1915-1917 en Russie, Serbie et Roumanie.

L'immensité du théâtre, la faiblesse relative des effectifs, jointe à la faiblesse des moyens mécaniques ne permettent plus la constitution de fronts continus. D'où, comme nous l'étudierons plus loin, importance rendue à la manœuvre. D'où aussi pertes et gains considérables de terrain à la suite d'une seule bataille. D'où, par un paradoxe apparent, importance rendue aux « clefs de position » que la guerre d'immobilisation en Occident semblait avoir fait disparaître pour jamais. Sur le front occidental, où tout était fortifié, on pouvait se fortifier en une nuit, on pouvait tenir avec de la ténacité, même dans un bas-fond complètement dominé. Telle crête, tel sommet, n'avait d'importance, et à vrai dire une importance très réelle, que comme observatoire. Et c'est pour cela qu'on se disputait Vauquois ou les Eparges. Mais à 50 m. en contre-bas de la crête tenue, l'adversaire conservait ses tranchées. Dans la guerre de mouvement, l'occupation de tel point amenait ou risquait d'amener l'évacuation « par persuasion » d'une province entière.

Dernière particularité : les théâtres de guerre actuels sont, sans exception, des régions mal desservies comme voies de communication. Les chemins de fer y sont rares, et même les routes. Le front étant peu stable, les lignes de rocade y ont souvent moins d'importance que pendant la grande guerre. En revanche, les lignes de pénétration — et c'était déjà le cas en Russie (de 1915 à 1917) ont beaucoup plus d'importance relative que dans les pays d'Occident, couverts d'un

réseau serré de chemins de fer. Aussi les combats se condensent-ils autour des voies ferrées qui leur servent d'axe. Les questions de ravitaillement prennent une importance capitale. Les offensives (ce sera le cas notamment pour les Polonais en 1919), et même les opérations de faible envergure, seront arrêtées par les difficultés du ravitaillement et ne reprendront que lorsque les ravitaillements seront arrivés. Pas question de ravitaillement automatique et quotidien comme en Occident. On aura des magasins comme au XVIII<sup>e</sup> siècle.— Les remplir et les garder sera une grosse préoccupation du commandement, d'autant plus que l'arrière-pays est généralement peu sûr, et que la discontinuité du front permet comme en Allemagne (1813) ou en Amérique pendant la guerre de Sécession, des incursions sur les derrières de l'un au moins des belligérants.

Ces principes posés, tirons-en, avec exemples à l'appui, des observations pratiques — d'abord d'ordre stratégique, puis d'ordre tactique, enfin d'ordre technique.

*a) Observations stratégiques.*

La dominante de ces campagnes, avons-nous dit, c'est le *retour au mouvement*.

L'offensive éphémère des Polonais qui les porta à la Bérézina, puis à Kiev, la contre-offensive bolchevik qui s'arrêta à la Vistule, puis la marche en avant des Polonais à laquelle on donnerait difficilement le nom de poursuite, ont couvert des distances énormes en quelques semaines. Elles ont entraîné pour les troupes des efforts de marches considérables.

Les opérations des Français en Syrie et en Cilicie, sur des théâtres plus restreints et plus compartimentés, ont exigé des efforts plus continus et plus énergiques encore. Alors que certains militaires ne voyaient plus pour l'infanterie que des déplacements en camions automobiles, tel régiment de l'armée du Levant a fait — à pied bien entendu et généralement sur des pistes à peine muletières — 5000 kilomètres en 8 mois environ.

Un deuxième caractère, c'est le retour à la *manœuvre stratégique*, généralement préconçue. Elle ne peut être autre dans un pays où les moyens de communication sont rares, donc où les approvisionnements — condition préliminaire essentielle — sont difficiles à échelonner sur plusieurs directions.

Sans invoquer encore comme exemple la campagne gréco-turque d'Anatolie, citons la manœuvre, parfaitement conçue, de l'état-major russe qui déborda constamment et complètement la gauche polonaise, en faisant avancer et glisser l'aile droite des Bolcheviks, surtout composée de cavalerie, le long de la frontière allemande — ce qui avait en outre, soit dit en passant, un intérêt politique sur lequel il est inutile d'insister — citons d'autre part la manœuvre de l'armée Piłsudski, ramenée sur les instances du général Weygand sur la gauche des Bolcheviks.

D'où nécessité des réserves agissant sur l'ordre du commandement, et au moment choisi par lui. Différence fondamentale avec les attaques de la guerre de tranchées, où il s'agissait avant tout de franchir une zone, et d'y faire passer une troupe fraîche — ce qui entraînait les réserves à suivre automatiquement, le plus vite possible, pas à pas, trou par trou, les troupes de rupture. — Dans la guerre de tranchées, dit fort justement Lafargue (ouvrage précité, page 12), il ne faut pas « essayer de manœuvrer avant d'avoir enfoncé ».

Autre conséquence importante et que les opérations russo-allemandes avaient déjà mise en lumière : *le rôle resté fort ou redevenu important de la cavalerie*, des masses de cavalerie, non seulement comme réserves mobiles de feux, mais comme organe de débordement — voire d'enfoncement stratégique. — Qu'on se reporte encore à la campagne de Pologne, ou à l'échec de Youdénitch arrivé à Gatchina dans sa marche sur Petrograd, et pris en queue par une division de cavalerie Kirghise à la solde des Bolcheviks.

Enfin la discontinuité des fronts, la rapidité des opérations et l'exiguité des ressources matérielles ne permettant pas l'organisation de vastes positions suivant les principes

de la fortification de campagne renforcée<sup>1</sup>. La généralisation des armes automatiques a gravé en revanche dans la tête de tous les combattants, même les plus sauvages, la nécessité de se couvrir rapidement contre le feu moderne. On verra donc reparaître les tranchées ébauchées du début de 1914, ou les trous de tirailleurs, les nids de tireurs derrière les rochers, les fortins en pierres sèches (surtout dans le Levant). Ces couverts sont peu repérables par l'aviateur, et ne valent pas un bombardement de gros calibre. D'autre part, la faiblesse ou l'absence du matériel de siège, la rareté des voies ferrées et l'importance des points de passage obligés rendent toute leur valeur aux places fortes. La place polonaise de Modlin servira de charnière à la résistance des Polonais en août 1920. En même temps la résistance de Plock, pont sur la Vistule, objectif de la cavalerie bolchevik, fera échouer son mouvement qui, s'il avait réussi, la portait sur la rive gauche, puis, par rabattement, sur les arrières de Varsovie. Là, au milieu de la démorisation presque générale des Polonais, c'est l'action de deux officiers français qui arme la population civile, la porte à la défense du pont, et barre la route aux cosaques. Ce n'est donc plus la forme intermédiaire de la fortification qui s'étendra et se généralisera comme pendant la plus grande partie de la guerre d'Occident, mais sa forme la plus simple, la plus improvisée, ou bien sa forme la plus complète et la plus stable.

#### *b. Observations tactiques.*

Les luttes de l'après-guerre se déroulent sur des théâtres très variés, entre des adversaires de valeur fort inégale et de genres très différents. Nous y retrouvons toutes les catégories de la guerre de mouvement, depuis la simple colonne

<sup>1</sup> Elle ne met guère plus à l'abri que la fortification improvisée ; comme les bombardements de gros calibre la bouleversent, elle est tout aussi repérable par l'aviation que la fortification permanente dont elle se rapproche chaque jour, sans égaler sa solidité. Elle a été vaincue par le tank et par l'obus fumigène, après avoir été fortement compromise par l'ypérite et les autres gaz. Elle ne peut se concevoir sans un large emploi des boiseries et des fascinages. Or le bois est l'aliment désigné à l'obus incendiaire, peu employé pendant la grande guerre, mais qui est le projectile de l'avenir plus encore que l'obus à gaz.

de police contre les insurgés, en passant par toutes les nuances des opérations dites coloniales, jusqu'à la bataille rangée entre troupes régulières, pourvues de part et d'autre d'une artillerie assez nombreuse.

### *Tactique générale.*

Est-il possible de reconnaître, dans ces combats si divers, des caractères communs ? Oui, certainement.

1<sup>o</sup> Le *mouvement*, le mouvement tactique, conséquence et complément du mouvement stratégique dont il a été question plus haut. Les guerres nouvelles ne sont pas des guerres d'immobilisation. Les batailles — exception à faire peut-être pour la bataille du Gkéouk que nous connaissons mal, et où les deux armées en présence étaient à peu près régulières et à peu près équivalentes — les batailles se règlent le plus souvent en une seule journée, comme au siècle dernier. Les adversaires n'ont généralement pas eu le temps ou pris la précaution de se créer des lignes de repli, des lignes d'accrochage. Ils n'ont pas toujours la solidité des troupes de la grande guerre, d'où des résultats importants, sinon toujours décisifs, obtenus en 24 heures. Exemple : Le revirement polonais du 15 août 1920, et notamment la bataille de Jablonna, sur la Vistule, entre les ponts de Varsovie et le pont de Modlin, un seul point de passage organisé, le bac de Jablonna. Les Bolcheviks menacent de franchir le fleuve en aval de Modlin ; ils ont atteint les avancées de Varsovie ; on se bat à 8 km. du faubourg de Praga. S'ils passent la Vistule à Jablonna, ils coupent en son centre le front polonais, séparant la capitale du grand camp retranché de Modlin que les Polonais considèrent comme leur Verdun. Une division polonaise en déroute se replie de Radsymin sur Jablonna pour mettre la Vistule entre elle et les Russes. Heureusement, la division de soutien (10<sup>me</sup>) placée à Jablonna même pour couvrir le bac sur la rive Est est commandée par un homme de tête. Les Bolcheviks bourent dans la trouée et parviennent dans la nuit du 14 au 15, à 10 km. de la Vistule. Mais, pendant la nuit, le général polonais a le temps de préparer une contre-attaque fort habile

et audacieuse, et au moment où la horde croit pouvoir, sans coup férir, arriver au passage, la contre-attaque débouche sur son flanc avec un succès complet. Car si le nombre des prisonniers russes n'est que de quelques centaines, la brigade de tête laisse bien des morts sur le terrain et les Bolcheviks, en complet désordre refluent de 20 kilomètres dans les deux journées qui suivent la contre-offensive. Ils seront poursuivis, assez mollement du reste, jusqu'en terre russe.

2<sup>o</sup> Cet exemple nous prouve que la *manœuvre tactique* est redevenue possible, comme la manœuvre stratégique. Il ne s'agit plus d'une poussée brutale, par à-coups comme en 1915, ou continue comme en 1918. L'offensive se fait en plusieurs colonnes, largement articulées, convergentes si possible, ou bien souvent, lorsqu'il s'agit du nettoyage d'une zone infestée de guerilleros, marchant parallèlement, en *râteau*, le chef conservant dans sa main une réserve, qui intervient dans la bataille, au moment où il le veut. Nous sommes loin de l'engagement automatique des troupes de soutien, leçon évidente de la guerre de tranchées, mais valable seulement dans la guerre de tranchées.

Etant données la puissance et la portée du feu moderne, l'assaillant monte toujours sa manœuvre de manière à prendre l'ennemi dans une tenaille, au besoin en dérobant la marche d'une de ses colonnes à la faveur de la nuit. L'effet de surprise, si difficile à réaliser dans la guerre de tranchées, est presque constamment possible. Dans les terrains montagneux, l'assaillant se verra obligé de pitonner, c'est-à-dire de gagner les crêtes, et d'avancer par les crêtes, en «pattes d'écrevisse», au prix de beaucoup de temps et de peine. Toute action par le fond des vallées, sans actions simultanées qui la précèdent par les crêtes, risque de provoquer l'encerclement et la destruction de la troupe assaillante. Eternel principe de la guerre de montagne, que bien des événements récents ont sanctionné ! Devant un ennemi, même faiblement retranché et pourvu d'armes automatiques, l'attaque frontale est à éviter. Si on ne peut le manœuvrer par les crêtes, on tâchera de le déborder ; la place ne manque généralement pas pour cela. Parfois cependant, dans des cas très rares, on se trouvera obligé de

pousser de l'avant : Exemple le combat du défilé de Khan-Meisloun, pendant l'été de 1920, qui ouvrit aux Français la route de Damas. Là, il s'agissait de déboucher d'un couloir à flancs inaccessibles, devant l'armée régulière de Feyçal. La rupture du centre réussit ; grâce en bonne partie aux chars d'assaut — comme toutes les fois qu'elle réussit, elle donna des résultats décisifs — Damas tomba et Feyçal aussi.

3<sup>e</sup> Les gains de terrain sont donc souvent très importants en une seule journée, car l'ennemi est souvent vaincu *par persuasion* ; il est mis dans une situation où se maintenir n'est pas possible pour qui n'est pas retranché et abrité. Mais ces adversaires généralement très mobiles et très fluides, il est bien difficile de les cerner et de les détruire complètement dans un pays très vaste, où les parcours et les ravitaillements sont également laborieux. Aussi les résultats sont-ils rarement complets ; c'est ce qui explique la durée et les perpétuels recommencements des campagnes d'outre-mer aussi longtemps que le conquérant n'emploie pas le principe de la « tache d'huile » ou méthode Lyautey ; gagner du terrain progressivement par l'appriboisement autant que par la force, et surtout par la création de routes et de postes, qui permettent à l'occupation de devenir stable autant qu'elle le veut, et mobile, lorsqu'elle le veut<sup>1</sup>.

Etudions maintenant les particularités d'emploi des différentes armes.

#### *Infanterie.*

Le feu actuel d'un adversaire posté est terrible, soit qu'il dispose de nombreuses armes automatiques (comme les Bolcheviks), soit tout simplement qu'il emploie habilement le fusil moderne, comme le régulier turc ou le *tchété*, le brigand Kurde ou Syrien, qui tire bien parce qu'il tue beaucoup. Il ne faut pas rester sous le feu, et pour cela, il faut éviter les tiraillesures, sinon on accumulera les pertes sans augmenter les résultats. C'était vrai sous l'obus ou la torpille pendant la guerre de stagnation, s'est encore vrai, c'est encore plus vrai

<sup>1</sup> Avec toute la puissance des moyens actuels, camions, artillerie attelée, autocanons, automitrailleuses, etc., sans parler des simples convois de ravitaillement sur voitures hippomobiles.

sous la mitrailleuse et le fusil à tir rapide. Rien n'est plus coûteux, rien n'est moins efficace que le combat traînant. Parfois, de rares fois, grâce au brouillard, à la nuit, à la petite distance, on fera faire le feu en poussant immédiatement à la baïonnette. Le cas s'est vu, et le résultat a été immédiat : fuite désordonnée de l'ennemi. Mais la décision, pour instantanée qu'il faille la prendre, est délicate. Partir à faux ou de trop loin est s'exposer au massacre. Même lorsqu'il agit au hasard et pourvu qu'il ait le temps d'agir, le feu non contrebattu cloue au sol pour toujours ou pour de longues heures, les plus braves, les plus résolus. Cependant, la marche, la marche rapide en avant, en débordant par des échelons largement espacés, ou en atteignant — ne fût-ce que par de simples patrouilles — les points dominants, s'affirme comme le procédé essentiel, mais à une condition, tout aussi essentielle, qui nous met bien loin de la ruée de 1914 qui alternait le feu et le mouvement, ou de l'attaque en vagues pressées de 1915, partant sitôt tiré le dernier obus de la préparation d'artillerie.

L'attaque doit marcher vite, mais elle doit marcher sous la protection continue du feu de l'attaque. L'ennemi, l'ennemi posté, tire du simple fait qu'il peut faire posément usage de ses armes un avantage tel que le problème consiste avant tout à l'empêcher de faire posément usage de ses armes. Même lorsqu'il n'a pas le temps de se protéger par des tranchées bien profondes, son feu le protège, son feu lui sert de parapet.

Comment l'empêcher de tirer ?

Le barrage roulant d'artillerie n'est guère possible à réaliser dans les conditions nouvelles : ennemi peu réperçable, dispersé sur de vastes fronts, très mobile ; difficultés du ravitaillement en munitions ; petit nombre des pièces (car la densité d'artillerie nécessaire à un barrage roulant tant soit peu efficace n'est possible que sur un théâtre où les moyens d'accès et de communication sont très abondants) ; enfin risque d'enrayer la progression, dont les phases sont beaucoup plus imprévues, et généralement beaucoup plus rapides que sur le front d'Occident. L'action de l'artillerie, son action morale et son action matérielle, est cependant capitale. Nous l'analyserons plus loin.

L'infanterie est aujourd'hui en mesure de protéger sa progression par son propre feu.

Des esprits novateurs, dès avant la grande guerre, avaient pensé à la neutralisation du feu ennemi, — et notamment des mitrailleuses qu'il serait possible de repérer, — par le tir continu de groupes de tireurs d'élite formant « antimitrailleuse ». L'idée, malheureusement, ne fut ni généralisée, ni exploitée.

Au cours de l'offensive allemande de mars-avril 1918, l'assaillant reprenant en grand un procédé qui avait stupéfait les Français en août 1914, et qui en avait même laissé beaucoup incrédules, usant d'une arme nouvelle, aussi puissante que transportable, la mitrailleuse légère, protège sa marche en avant par un déluge de balles, lancé par ces nouvelles armes. Souvent, elles précèdent l'attaque. Le procédé fit réfléchir, et fit faire un pas décisif à la tactique offensive des armes automatiques.

La mitrailleuse, et son frère cadet le fusil-mitrailleur, donnent à l'infanterie de l'attaque les possibilités suivantes :

a) S'assurer le bénéfice de la priorité du feu, ce qui, dans l'argot de la légion étrangère s'appelle : balayer la brousse. Vu la difficulté actuelle des reconnaissances, tout bois, tout village, tout mouvement du terrain suspects est immédiatement balayé en profondeur. S'il n'y a rien, tant mieux. Si l'ennemi y est embusqué, ou il répond et se décèle, ou il s'en va après avoir laissé quelques plumes.

b) Par un emploi massif des armes automatiques, prendre immédiatement le dessus des armes, la supériorité sur le feu ennemi, gêné et paralysé par les nappes de balles qui grâce à la portée et à la tension de la trajectoire, arrosent la position jusqu'à ses arrières et y multiplient les pertes.

c) Afin d'éviter soi-même la surprise par le feu, l'assaillant a bien entendu réalisé (et réalise constamment au cours de sa progression) une mise en garde préalable en mettant en batterie, à couvert, des sections de mitrailleuses laissées en arrière, ou formées sur les flancs, en des points convenablement choisis, pour répondre immédiatement à un ennemi se démasquant. On y joint le plus souvent des canons de 37,

parfois même des pièces de montagne ou de campagne, en surveillance.

*d)* Alors que les fusils-mitrailleurs accompagnent l'attaque dont ils constituent l'ossature, lui garantissent le terrain gagné, balayent d'enfilade tranchées, boyaux, rues ou levées de terre, les mitrailleuses ne se déplacent que par fractions importantes, demi-compagnies au moins. Parfois même le terrain présente une « position principale de feux », remblai dominant, éperon permettant le tir d'écharpe proche des vagues d'assaut (ou échelons de tirailleurs) dressées à suivre au plus près le barrage de balles. Les mitrailleuses tirent bloquées et ne changent de hausse que sur les indications des commandants de fraction, toute la compagnie (ou demi-compagnie) tirant avec la même hausse, qui s'allonge progressivement devant l'infanterie. Dans certains cas, la position permet d'employer simultanément deux ou même trois compagnies de mitrailleuses. Cette méthode d'appui constant par le feu mange évidemment beaucoup de cartouches, mais les cartouches se transportent plus facilement que les obus, et ce tir continual oblige le défenseur, tout au moins à se terrer ou à baisser la tête. Pendant ce temps-là, l'infanterie est sur lui ou l'a débordé et ses fusils-mitrailleurs le prennent d'enfilade.

Lorsqu'il n'est pas possible de mettre en batterie simultanément toutes les mitrailleuses, ou que le terrain à parcourir est profond, chaque échelon d'infanterie conserve avec lui la moitié de ses pièces qui progresse pendant que l'autre tire, puis se met en batterie à son tour pendant que l'autre le rattrape et le dépasse. Il y a ainsi jeu alternatif des échelons de mitrailleuses ; l'infanterie proprement dite, débarrassée du souci d'ébranler l'ennemi, n'a plus d'autre souci que de pousser de l'avant, en donnant devant elle des coups de balai successifs avec ses fusils et fusils-mitrailleurs.

Il va de soi que pareille tactique, qui a prouvé sa valeur contre un adversaire sans artillerie, devrait être profondément modifiée vis-à-vis d'un adversaire dont les canons prendraient à partie ces véritables batteries de mitrailleuses qui tirent plus loin que le fusil, mais moins loin que le canon, et qu'il est bien difficile de dissimuler longtemps à une observation

munie des moyens actuels. Mais nous n'étudions en aucune manière ici la tactique de l'avenir, et nous bornons à retracer les procédés récemment employés, tant par les Bolcheviks en Pologne et sur le front de la mer Noire, que par les Français en Syrie ou en Cilicie.

Le combat se développant sur un très large front et sur une profondeur considérable, certains îlots de résistance subsistent, là surtout où le défenseur a pu s'organiser. Ils sont justiciables des pièces d'accompagnement, de l'artillerie et des chars légers, qui, étant blindés et armés de canons de 37 (pour la moitié d'entre eux) agissent du fort au faible contre un ennemi armé au maximum de mitrailleuses et protégé au maximum par un parapet de pierres sèches ou de simple terre.

En résumé, le combat actuel est livré par l'infanterie de l'attaque sous la forme d'un mouvement continu, protégé par un feu continu. La leçon de la vitesse reparaît dans la tactique, comme dans la stratégie.

L'articulation des troupes d'attaque est large, tant pour diminuer la vulnérabilité que pour aider à la synergie des efforts et utiliser les propriétés de l'armement.

Point d'engagement d'un seul bloc, mais nécessité, contre les échelons d'attaque, d'échelons débordants ou dominants (le vieil *échelon de manœuvre* des campagnes d'Algérie), et d'une réserve, arme dans la main du commandement.

D'où nécessité de liaisons, très développées non seulement en profondeur, mais en largeur. Les unités ne combattent plus coude à coude comme en 1914-1915, ou même comme à Verdun. Elles sont séparées souvent par plusieurs kilomètres de terrain parfois impraticable, presque toujours peu sûr. On ne peut guère compter sur le téléphone, au moins à l'avant. La liaison de jour et de nuit par appareils optiques, par feux, ou par fusées, prend une importance toute particulière.

### *Artillerie.*

La liaison entre infanterie et artillerie se fait presque toujours à la vue. L'artillerie ne dispose généralement pas de moyens nécessaires pour faire de la contre-batterie. Bien sou-

vent d'ailleurs, les objectifs fournis par l'artillerie ennemie sont trop exigus. Les Turcs en particulier agissent souvent par pièces isolées, qu'il est bien difficile de contre-battre ; les pièces, dont le tir est précis, restent longtemps en position, ce qui a amené assez fréquemment, en Cilicie, leur capture par une infanterie pleine de mordant.

Nous avons vu que le procédé du barrage roulant ne peut être employé, tout au moins sous sa forme connue en France (barrage à *pattes*). En revanche l'attaque est puissamment aidée, et doit toujours être soutenue par un tir, percutant ou mieux fusant, coiffant successivement et avec la densité maxima, les différentes lignes ou les différents massifs de résistance tenus par l'ennemi. C'est le barrage *par soubresauts*. C'est, en réalité, une série de bombardements rapides. Il économise les munitions, et ne gêne pas la marche de l'infanterie, qui a les armes voulues pour venir à bout des résistances fragmentaires. Les objectifs étant, presque toujours, des objectifs animés, le tir fusant, presque oublié à la fin de la guerre, reprend toute l'importance qu'il avait pendant la guerre des Balkans et en 1914.

Certaines opérations faites sur le littoral russe par les Français et les Anglais, sur le littoral cilicien ou syrien par les Français, ont comporté l'action de l'artillerie navale. Cette action est très puissante, très précise, très efficace, sur les agglomérations et les lieux habités, à condition que le tir soit réglé par avion.

La nécessité d'agir vite, d'agir par échelons, et de prendre la priorité du feu, entraîne à pousser toujours une fraction d'artillerie (ou même la totalité, si on en a peu), avec le gros de l'avant-garde. L'artillerie agira par échelons, fût-ce de pièces isolées, lors des marches en retraite et *décrochages*, opérations toujours délicates vis-à-vis d'adversaires très mobiles.

(A suivre.)

JEAN FLEURIER.

---